



## **Satires**

Nicolas Boileau

**Publication:** 1660

**Catégorie(s):**

**Tag(s):** Boileau satires

## Le Libraire au Lecteur

Ces satires dont on fait part au public n'auraient jamais couru le hasard de l'impression si l'on eût laissé faire leur auteur. Quelques applaudissements qu'un assez grand nombre de personnes amoureuses de ces sortes d'ouvrages ait donnés aux siens, sa modestie lui persuadait que de les faire imprimer ce serait augmenter le nombre des méchants livres qu'il blâme en tant de rencontres, et se rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ses satires. C'est ce qui lui a fait souffrir fort longtemps avec une patience qui tient quelque chose de l'héroïque dans un auteur les mauvaises copies qui ont couru de ses ouvrages, sans être tenté pour cela de les faire mettre sous la presse. Mais enfin toute sa constance l'a abandonné à la vue de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu. Sa tendresse de père s'est réveillée à l'aspect de ses enfants ainsi défigurés et mis en pièces, surtout lorsqu'il les a vus accompagnés de cette prose fade et insipide que tout le sel de ses vers ne pourrait pas relever, je veux dire de ce *Jugement sur les sciences* qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son livre. Il a eu peur que ses satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie. Et il a cru enfin que, puisqu'un ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'imprimeur, il valait mieux subir le joug de bonne grâce, et faire de lui-même ce qu'on avait déjà fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris soin de la première édition y a mêlé les noms de quelques personnes que l'auteur honore, et devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables originaux de ses pièces, augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il appréhendait le même sort. Mais en même temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée de parler de leurs ouvrages, en quelques endroits de ses écrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté ; que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant ; que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; et qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs ouvrages, ils s'en peuvent venger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points et aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore, il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce par quelque exemple fameux pris des plus célèbres auteurs de l'Antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion que si leurs ouvrages sont mauvais, ils

méritent d'être censurés, et que, s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées même les plus innocentes, il prie les honnêtes gens de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits qui ne savent se venger que par des voies lâches et qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique. Il est bien aise aussi de faire savoir dans cette édition que le nom de Scutari, l'heureux Scutari, ne veut dire que Scutari, bien que quelques-uns l'aient voulu attribuer à l'un des plus fameux poètes de notre siècle, dont l'auteur estime le mérite, et honore la vertu.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des *Satires* contre les *Satires* de ne se point cacher. Je leur réponds que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des Muses. Parce que, si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison ; et si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les lois pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'auteur plus illustre, ils feront le profit du libraire ; et cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre encore quelque temps, et de laisser mûrir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colère. Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses : cela marque la bassesse de votre âme, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez ; et le lecteur qui est de sang-froid n'épouse point les sottises passions d'un rimeur emporté. Il y aurait aussi plusieurs choses à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'auteur, d'avoir pris ses pensées dans Juvénal et dans Horace. Mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croirait se faire tort d'y répondre.

## Discours au Roi

Jeune et vaillant héros, dont la haute sagesse  
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,  
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des dieux,  
Soutiens tout par toi-même, et vois tout par tes yeux,  
GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,  
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,  
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,  
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû ;  
Mais je sais peu louer ; et ma muse tremblante  
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,  
Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,  
Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.  
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,  
Je mesure mon vol à mon faible génie :  
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels  
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;  
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain les amène,  
Osent chanter ton nom, sans force et sans haleine ;  
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,  
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.  
L'un, en style pompeux habillant une églogue,  
De ses rares vertus te fait un long prologue,  
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,  
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.  
L'autre, en vain, se lassant à polir une rime,  
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,  
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil !  
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.  
Sur le haut Hélicon leur veine méprisée  
Fut toujours des neuf soeurs la fable et la risée.  
Calliope jamais ne daigna leur parler,  
Et Pégase pour eux refuse de voler.  
Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,  
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,  
On dirait qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,  
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon :  
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,  
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;

Et ton nom, du midi jusqu'à l'ourse vanté,  
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.  
Mais plutôt, sans ce nom, dont la vive lumière  
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,  
Ils verraient leurs écrits, honte de l'univers,  
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.  
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,  
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,  
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,  
Languirait tristement sur la terre couché.  
Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,  
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;  
Et, parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,  
Apollon en connaît qui te peuvent louer ;  
Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,  
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.  
Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,  
Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers  
Se donne en te louant une gêne inutile :  
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile :  
Et j'approuve les soins du monarque guerrier  
Qui ne pouvait souffrir qu'un artisan grossier  
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,  
Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.  
Moi donc, qui connais peu Phébus et ses douceurs,  
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf soeurs,  
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,  
Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse ;  
Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,  
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,  
Et retient les méchants par la peur des supplices,  
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,  
Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,  
Je confie au papier les secrets de mon coeur.  
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,  
Comme on voit au printemps la diligente abeille  
Qui du butin des fleurs va composer son miel,  
Des sottises du temps je compose mon fiel :  
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,  
Sans tenir en marchant une route certaine ;

Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,  
Je la laisse au hasard courir sur le papier.  
Le mal est qu'en rimant, ma muse un peu légère  
Nomme tout par son nom, et ne saurait rien taire.  
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,  
Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans :  
Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,  
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,  
Et, fouillant dans leurs moeurs en toute liberté,  
N'aille du fond du puits tirer la vérité.  
Tous ces gens éperdus au seul nom de satire  
Font d'abord le procès à quiconque ose rire :  
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,  
Publier dans Paris que tout est renversé,  
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace  
De jouer des bigots la trompeuse grimace.  
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;  
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.  
Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse  
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :  
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu  
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;  
Leur coeur qui se connaît, et qui fuit la lumière,  
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe et Molière.  
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?  
GRAND ROI, c'est mon défaut, je ne saurais flatter :  
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,  
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule.  
Et, sans cesse en esclave, à la suite des grands,  
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.  
On ne me verra point d'une veine forcée,  
Même pour te louer, déguiser ma pensée ;  
Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,  
Si mon coeur en ces vers ne parlait par ma main,  
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,  
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.  
Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,  
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,  
Faire honte à ces rois que le travail étonne,  
Et qui sont accablés du faix de leur couronne ;

Quand je vois ta sagesse en ses justes projets,  
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,  
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre  
Nous faire de la mer une campagne libre,  
Et tes braves guerriers, secondant ton grand coeur,  
Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur ;  
La France sous tes lois maîtriser la fortune ;  
Et nos vaisseaux domptant l'un et l'autre Neptune,  
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,  
Aux lieux où le soleil le forme en se levant,  
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,  
Ma muse toute en feu me prévient et te loue.  
Mais bientôt la raison arrivant au secours  
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,  
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,  
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.  
Aussitôt je m'effraie, et mon esprit troublé  
Laisse là le fardeau dont il est accablé ;  
Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,  
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,  
Dès que le bord paraît, sans songer où je suis,  
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

## Satire I

Damon, ce grand auteur, dont la muse fertile  
Amusa si longtemps et la cour et la ville,  
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,  
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau ;  
Et de qui le corps sec et la mine affamée  
N'en sont pas mieux refait pour tant de renommée ;  
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,  
D'emprunter en tous lieux et de ne gagner rien,  
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,  
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère ;  
Et, bien loin des sergents, des clerks et du palais,  
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais ;  
Sans attendre qu'ici la justice ennemie  
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,  
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront  
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.  
Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême  
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,  
La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,  
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :  
Puisqu'en ce lieu, jadis aux muses si commode,  
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,  
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,  
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,  
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche  
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche,  
Et sans lasser le ciel par des vœux impuissants,  
Mettons-nous à l'abri des injures du temps ;  
Tandis que, libre encor, malgré les destinées,  
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,  
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,  
Et qu'il reste à la parque encor de quoi filer :  
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.  
Que George vive ici, puisque George y sait vivre,  
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,  
De clerk, jadis laquais a fait comte et marquis :  
Que Jacquin vive ici, dont l'adresse funeste  
A plus causé de maux que la guerre et la peste ;

Qui de ses revenus écrits par alphabet,  
 Peut fournir aisément un calepin complet.  
 Qu'il règne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.  
 Mais moi, vivre à Paris ! Eh ! qu'y viendrais-je faire ?  
 Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir,  
 Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir.  
 Je ne sais point en lâche essayer les outrages  
 D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,  
 De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,  
 Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers :  
 Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.  
 Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :  
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom,  
 J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.  
 De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse ;  
 J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,  
 Et je suis, à Paris, triste, pauvre et reclus,  
 Ainsi qu'un corps sans âme, ou devenu perclus.  
 Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage  
 Qui court à l'hôpital et n'est plus en usage ?  
 La richesse permet une juste fierté ;  
 Mais il faut être souple avec la pauvreté.  
 C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence  
 Peut des astres malins corriger l'influence,  
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,  
 D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair.  
 Ainsi de la vertu la fortune se joue :  
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,  
 Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné,  
 Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,  
 Si dans les droits du roi sa funeste science  
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.  
 Je sais qu'un juste effroi, l'éloignant de ces lieux,  
 L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :  
 Mais en vain pour un temps une taxe l'exile ;  
 On le verra bientôt pompeux en cette ville,  
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui ;  
 Et jouir du ciel même irrité contre lui ;  
 Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,  
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,

Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,  
 Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.  
 Il est vrai que du roi la bonté secourable  
 Jette enfin sur la muse un regard favorable,  
 Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,  
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.  
 On doit tout espérer d'un monarque si juste ;  
 Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste ?  
 Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,  
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui ?  
 Et puis, comment percer cette foule effroyable  
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable ;  
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,  
 Et ravissent un bien qu'on devait aux derniers ;  
 Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,  
 Aller piller le miel que l'abeille distille ?  
 Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté  
 Que donne la faveur à l'importunité.  
 Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :  
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;  
 Un lit et deux placets composaient tout son bien ;  
 Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien.  
 Mais quoi ! las de traîner une vie importune,  
 Il engagea ce rien pour chercher la fortune,  
 Et, tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,  
 Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.  
 Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée ?  
 Il en revint couvert de honte et de risée  
 Et la fièvre, au retour, terminant son destin,  
 Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.  
 Un poète à la cour fut jadis à la mode ;  
 Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode,  
 Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,  
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.  
 Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?  
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole ?  
 Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau,  
 D'une robe à longs plis balayer le barreau ?  
 Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.  
 Moi ! que j'aïlle crier dans ce pays barbare,

Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois  
Errer dans les détours d'un dédale de lois,  
Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,  
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ;  
Où Patru gagne moins qu'Uot et Le Mazier,  
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier.  
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,  
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée ;  
Arnauld à Charenton devenir huguenot,  
Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.  
Quittons donc pour jamais une ville importune,  
Où l'honneur est en guerre avecque la fortune ;  
Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,  
Et va la mitre en tête et la crosse à la main ;  
Où la science triste, affreuse, et délaissée,  
Est partout des bons lieux comme infâme chassée ;  
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler ;  
Où tout me choque ; enfin, où... Je n'ose parler.  
Et quel homme si froid ne serait plein de bile,  
A l'aspect odieux des mœurs de cette ville ?  
Qui pourrait les souffrir ? et qui, pour les blâmer,  
Malgré muse et Phébus n'apprendrait à rimer ?  
Non, non, sur ce sujet, pour écrire avec grâce,  
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse ;  
Et, sans aller rêver dans le double vallon,  
La colère suffit et vaut un Apollon.  
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.  
A quoi bon ces grands mots ? doucement, je vous prie :  
Ou bien montez en chaire, et là, comme un docteur,  
Allez de vos sermons endormir l'auditeur :  
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.  
Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,  
Qui contre ses défauts croit être en sûreté,  
En raillant d'un censeur la triste austérité,  
Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de faiblesse,  
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse ;  
Et, toujours dans l'orage au ciel levant les mains,  
Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains.  
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,  
Et règle les ressorts de la machine ronde,

Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,  
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.  
Pour moi, qu'en santé même un autre monde étonne,  
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,  
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.  
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

## Satire II

A M. De Molière.

Rare et fameux Esprit, dont la fertile veine  
Ignore en écrivant le travail et la peine ;  
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,  
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers.  
Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,  
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.  
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :  
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;  
Et sans qu'un long détour t'arrête, ou t'embarrasse,  
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.  
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,  
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur :  
Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,  
En vain pour la trouver, je travaille, et je sue.  
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :  
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.  
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,  
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure,  
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,  
La Raison dit Virgile, et la rime Quinault.  
Enfin quoi que je fasse, ou que je veuille faire,  
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.  
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,  
Triste, las, et confus, je cesse d'y rêver ;  
Et maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,  
Je fais mille serments de ne jamais écrire :  
Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phebus,  
Je la vois qui paraît, quand je n'y pense plus.  
Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume :  
Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,  
Et de mes vains serments perdant le souvenir,  
J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.  
Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,  
Ma muse au moins souffrait une froide epithète,  
Je ferais comme un autre ; et sans chercher si loin,  
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.

Si je louais Philis, *En miracles féconde* ;  
Je trouverois bientôt, *A. nulle autre seconde.*  
Si je voulais vanter un objet *Nompareil* ;  
Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*  
Enfin parlant toujours d'*Astres et de Merveilles,*  
De *Chef-d'œuvre des Cieux,* de *Beautez sans pareilles,*  
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,  
Je pourois aisément, sans génie, et sans art,  
Et transposant cent fois et le Nom et le Verbe,  
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe :  
Mais mon Esprit tremblant sur le choix de ses mots,  
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos :  
Et ne sauroit souffrir, qu'une phrase insipide  
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide :  
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,  
Si j'écris quatre mots, j'en effaceray trois.  
Maudit soit le premier, dont la verve insensée  
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,  
Et donnant à ses mots une étroite prison,  
Voulut avec la Rime enchaîner la Raison.  
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,  
Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie.  
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;  
Et comme un gras Chanoine, à mon aise, et content,  
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,  
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.  
Mon cœur exempt de soins, libre de passion,  
Sçait donner une borne à son ambition,  
Et fuyant des grandeurs la presence importune,  
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune :  
Et je serois heureux, si pour me consumer,  
Un Destin envieux ne m'avoit fait rimer.  
Mais depuis le moment que cette frenesie  
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,  
Et qu'un Demon jaloux de mon contentement,  
M'inspira le dessein d'écrire poliment ;  
Tous les jours malgré moi, cloué sur un Ouvrage,  
Retouchant un endroit, effaçant une page,  
Enfin passant ma vie en ce triste métier,  
J'envie en écrivant le sort de Pelletier,

Bienheureux Scutari, dont la fertile plume  
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.  
Tes écrits, il est vrai, sans forme et languissans,  
Semblent estre formez en dépit du bon sens :  
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,  
Un Marchand pour les vendre, et des Sots pour les lire.  
Et quand la Rime enfin se trouve au bout des vers,  
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?  
Malheureux mille fois celuy, dont la manie  
Veut aux regles de l'Art asservir son genie.  
Un Sot en écrivant fait tout avec plaisir :  
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir :  
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,  
Ravi d'étonnement, en soi-mesme il s'admire.  
Mais un Esprit sublime, en vain veut s'élever  
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :  
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,  
Il plaist à tout le monde, et ne sçauroit se plaire.  
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'Esprit,  
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.  
Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,  
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la Rime :  
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,  
Molière, enseigne moi l'Art de ne rimer plus.

### Satire III

A. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère,  
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,  
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier  
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?  
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie  
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie,  
Où la joie en son lustre attirait les regards,  
Et le vin en rubis brillait de toutes parts ?  
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?  
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?  
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,  
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?  
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.  
Je sors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,  
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.  
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année  
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.  
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main,  
Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.  
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles  
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles  
Et je gagerais bien que, chez le commandeur,  
Villandri priserait sa sève et sa verdure.  
Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle ;  
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.  
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez. -  
Quoi ! Lambert ? - Oui, Lambert. A demain. - C'est assez.  
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,  
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.  
A peine étais-je entré, que ravi de me voir,  
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir ;  
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière,  
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière ;  
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.  
Vous êtes un brave homme ; entrez : on vous attend.  
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,  
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,

Où, malgré les volets, le soleil irrité  
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.  
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,  
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,  
Deux nobles campagnards grands lecteurs de romans,  
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments.  
J'enrageais. Cependant on apporte un potage,  
Un coq y paraissait en pompeux équipage,  
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,  
Par tous les conviés s'est appelé chapon.  
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée  
D'une langue en ragoût, de persil couronnée ;  
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,  
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.  
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée  
Tenait à peine autour d'une table carrée,  
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,  
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté.  
Jugez en cet état, si je pouvais me plaire,  
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,  
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,  
Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de l'abbé Cotin.  
Notre hôte cependant, s'adressant à la troupe,  
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?  
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus  
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?  
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête !  
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :  
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier  
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.  
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,  
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.  
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande ; et d'abord  
Un laquais effronté m'apporte un rouge bord  
D'un Auvernat fumeux, qui, mêlé de Lignage,  
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Hermitage,  
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,  
N'avait rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.  
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,  
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.

Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,  
J'espérais adoucir la force du poison.  
Mais, qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,  
Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.  
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !  
Au mois de juin ! Pour moi, j'étais si transporté,  
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,  
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ;  
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,  
J'allais sortir enfin quand le rôl a paru.  
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,  
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,  
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,  
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.  
Autour de cet amas de viandes entassées  
Régnaient un long cordon d'alouettes pressées,  
Et sur les bords du plat six pigeons étalés  
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.  
A côté de ce plat paraissaient deux salades,  
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,  
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,  
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.  
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,  
Ont loué du festin la superbe ordonnance ;  
Tandis que mon faquin qui se voyait priser,  
Avec un ris moqueur les priait d'excuser.  
Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,  
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,  
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,  
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.  
Je riais de le voir, avec sa mine étique,  
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,  
En lapins de garenne ériger nos clapiers,  
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers ;  
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,  
Composer sur ses yeux son geste et son langage ;  
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :  
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?  
Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiète,  
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.

Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout.  
Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût,  
Ces pigeons sont dodus, mangez, sur ma parole.  
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.  
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,  
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser,  
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;  
Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :  
J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier  
Roulé dans mon office en cornets de papier.  
A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,  
Ou comme la statue est au Festin de Pierre ;  
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard,  
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.  
Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,  
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,  
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,  
Avec un rouge bord acceptent son défi.  
Un si galant exploit réveillant tout le monde,  
On a porté partout des verres à la ronde,  
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,  
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés :  
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,  
Lamentant tristement une chanson bachique,  
Tous mes sots à la fois ravis de l'écouter,  
Détonnant de concert, se mettent à chanter.  
La musique sans doute était rare et charmante !  
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,  
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,  
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.  
Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence  
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.  
Un valet le portait, marchant à pas comptés,  
Comme un recteur suivi des quatre facultés.  
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,  
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes,  
L'une de champignons avec des ris de veau,  
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.  
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,  
Chez tous les conviés la joie est redoublée ;

Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,  
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.  
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,  
 Chacun a débité ses maximes frivoles,  
 Réglé les intérêts de chaque potentat,  
 Corrigé la police, et réformé l'Etat,  
 Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,  
 A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.  
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,  
 De propos en propos on a parlé de vers.  
 Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,  
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse :  
 Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,  
 Elevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard ;  
 Quand un des campagnards relevant sa moustache,  
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un pennache,  
 Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :  
 Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant auteur !  
 Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.  
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,  
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.  
 Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant :  
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.  
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.  
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.  
 En vérité, pour moi j'aime le beau françois.  
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,  
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre,  
 Les héros chez Quinault parlent bien autrement,  
 Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.  
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;  
 Qu'un jeune homme... Ah ! je sais ce que vous voulez dire,  
 A répondu notre hôte : "Un auteur sans défaut,  
 "La raison dit Virgile, et la rime Quinault."  
 - Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.  
 Et puis, blâmer Quinault !... Avez-vous vu l'Astrate ?  
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.  
 Surtout "l'Anneau royal" me semble bien trouvé.  
 Son sujet est conduit d'une belle manière ;  
 Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.

Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.  
Il est vrai que Quinault est un esprit profond,  
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète  
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète,  
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.  
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,  
A dit mon campagnard avec une voix claire,  
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.  
Peut-être, a dit l'auteur pâlassant de courroux :  
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous ?  
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.  
Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,  
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.  
Je suis donc un sot ? moi ? vous en avez menti,  
Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,  
Lui jette pour défi son assiette au visage.  
L'autre esquive le coup, et l'assiette volant  
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.  
A cet affront, l'auteur, se levant de la table,  
Lance à mon campagnard un regard effroyable ;  
Et, chacun vainement se ruant entre deux,  
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.  
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées  
Font voir un long débris de bouteilles cassées :  
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,  
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.  
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,  
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;  
Et, leur première ardeur passant en un moment,  
On a parlé de paix et d'accommodement.  
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,  
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,  
Avec un bon serment que, si pour l'avenir  
En pareille cohue on me peut retenir,  
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,  
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,  
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,  
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

## Satire IV

À M. l'abbé Le Vayer

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage  
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,  
Et qu'il n'est point de fou, qui, par belles raisons,  
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?  
Un pédant enivré de sa vaine science,  
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,  
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,  
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,  
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,  
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.  
D'autre part un galant, de qui tout le métier  
Est de courir le jour de quartier en quartier,  
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,  
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,  
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,  
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit :  
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,  
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.  
Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,  
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,  
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,  
Damne tous les humains, de sa pleine puissance.  
Un libertin d'ailleurs, qui, sans âme et sans foi,  
Se fait de son plaisir une suprême loi,  
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes  
Sont bons pour étonner des enfants et des femmes,  
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,  
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.  
En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,  
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,  
Il compterait plutôt combien, dans un printemps,  
Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens,  
Et combien la Neveu, devant son mariage,  
A de fois au public, vendu son p...  
Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,

Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,  
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,  
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :  
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins  
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.  
Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparer  
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,  
L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vainement,  
La même erreur les fait errer diversement :  
Chacun suit dans le monde une route incertaine,  
Selon que son erreur le joue et le promène ;  
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,  
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.  
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,  
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,  
Et, se laissant régler à son esprit tortu,  
De ses propres défauts se fait une vertu.  
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,  
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;  
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,  
Se regarde soi-même en sévère censeur,  
Rend à tous ses défauts une exacte justice,  
Et fait sans se flatter le procès à son vice.  
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.  
Un avare, idolâtre et fou de son argent,  
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,  
Appelle sa folie une rare prudence,  
Et met toute sa gloire et son souverain bien  
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.  
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.  
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,  
Dira cet autre fou non moins privé de sens,  
Qui jette, furieux, son bien à tout venant,  
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,  
Se fait un embarras de sa bonne fortune.  
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?  
L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé.  
Répondra, chez Frédoc, ce marquis sage et prude,  
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,  
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,

Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.  
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance  
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,  
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,  
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,  
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,  
Fêter dans ses serments tous les saints de l'Eglise.  
Qu'on le lie ; où je crains, à son air furieux,  
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.  
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice ;  
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.  
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison  
D'un charme bien plus doux enivre la raison :  
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.  
Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.  
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,  
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,  
Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,  
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.  
Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux  
Allait pour son malheur lui dessiller les yeux,  
Lui faisant voir ces vers et sans force et sans grâces  
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses,  
Ces termes sans raison l'un de l'autre écartés,  
Et ces froids ornements à la ligne plantés ?  
Qu'il maudirait le jour où son âme insensée  
Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée !  
Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,  
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,  
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,  
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.  
Enfin, un médecin, fort expert en son art,  
Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard ;  
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,  
Moi ! vous payer ! lui dit le bigot en colère,  
Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,  
En me tirant d'erreur m'ôte du paradis !  
J'approuve son courroux ; car puisqu'il faut le dire,  
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.  
C'est elle qui, farouche, au milieu des plaisirs,

D'un remords importun vient brider nos désirs.  
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;  
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,  
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,  
Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher.  
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,  
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,  
Et, s'en formant en terre une divinité,  
Pensent aller par elle à la félicité :  
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.  
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre ;  
Je les estime fort ; mais je trouve en effet  
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

## Satire V

À M. le Marquis de Dangeau

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,  
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,  
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux,  
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.  
Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse  
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,  
Se pare insolemment du mérite d'autrui,  
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.  
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques  
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,  
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,  
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson :  
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,  
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,  
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers  
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ;  
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,  
Son cœur dément en lui sa superbe origine,  
Et n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,  
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?  
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance  
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,  
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,  
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.  
Dites-nous, grand héros, esprit rare et sublime,  
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?  
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,  
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur ;  
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière  
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.  
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,  
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,  
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,  
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.  
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,

Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?  
On ne m'éblouit point d'une, apparence vaine :  
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.  
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,  
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,  
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.  
Respectez-vous les lois ? fuyez-vous l'injustice ?  
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,  
Et dormir en plein champ le harnais sur le dos ?  
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.  
Alors soyez issu des plus fameux monarques,  
Venez de mille aïeux, et si ce n'est assez,  
Feuilletez à loisir tous les siècles passés ;  
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre  
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre :  
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,  
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.  
Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,  
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,  
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,  
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;  
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie  
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.  
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,  
Vous dormez à l'abri de ces noms révévés ;  
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères,  
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;  
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,  
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,  
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,  
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.  
Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur  
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur :  
Il faut avec les grands un peu de retenue.  
Hé bien ! je m'adoucis. Votre race est connue.  
Depuis quand ? répondez. Depuis mille ans entiers,  
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers :  
C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires,  
Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;  
Leurs noms sont échappés du naufrage des temps.

Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,  
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles,  
Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?  
Et comment savez-vous si quelque audacieux  
N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;  
Et si leur sang tout pur, avecque leur noblesse,  
Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?  
Que maudit soit le jour où cette vanité  
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !  
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,  
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence ;  
Chacun vivait content, et sous d'égales lois,  
Le mérite y faisait la noblesse et les rois ;  
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,  
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.  
Mais enfin par le temps le mérite avili  
Vit l'honneur en roture, et le vice anobli ;  
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,  
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.  
De là vinrent en foule et marquis et barons :  
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.  
Aussitôt maint esprit fécond en rêveries,  
Inventa le blason avec les armoiries ;  
De ses termes obscurs fit un langage à part ;  
Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart  
De Pal, de Contre-pal, de Lambel, et de Face,  
Et tout ce que Segond dans son Mercure entasse.  
Une vaine folie enivrant la raison,  
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.  
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,  
Il fallut étaler le luxe et la dépense ;  
Il fallut habiter un superbe palais,  
Faire par les couleurs distinguer ses valets :  
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,  
Le duc et le marquis se reconnut aux pages.  
Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien  
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien ;  
Et, bravant des sergents la timide cohorte,  
Laissa le créancier se morfondre à la porte.  
Mais, pour comble, à la fin, le marquis en prison

Sous le faix des procès vit tomber sa maison.  
Alors le noble altier, pressé de l'indigence,  
Humblement du faquin rechercha l'alliance ;  
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,  
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux ;  
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,  
Rétablit son honneur à force d'infamie.  
Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,  
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang.  
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,  
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.  
Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix.  
Et l'eût-on vu porter la mandille à Paris,  
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,  
D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.  
Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu,  
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,  
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,  
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,  
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,  
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis ;  
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune ;  
A ses sages conseils asservir la fortune ;  
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,  
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi :  
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,  
Va par mille beaux faits mériter son estime ;  
Sers un si noble maître ; et fais voir qu'aujourd'hui  
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

## Satire VI

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?  
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?  
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,  
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?  
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,  
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :  
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,  
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.  
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats  
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,  
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,  
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.  
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,  
Et je me plains ici du moindre de mes maux :  
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,  
Auront de cris aigus frappé le voisinage,  
Qu'un affreux serrurier, que le ciel en courroux  
A fait pour mes péchés, trop voisin de chez nous,  
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,  
De cent coups de marteau me va fendre la tête.  
J'entends déjà partout les charrettes courir,  
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :  
Tandis que dans les airs mille cloches émues,  
D'un funèbre concert font retentir les nues ;  
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,  
Pour honorer les morts font mourir les vivants.  
Encor je bénirais la bonté souveraine,  
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;  
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,  
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :  
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse  
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse :  
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance,  
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;  
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçant,  
Font aboyer les chiens et jurer les passants.

Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.  
Là, je trouve une croix de funeste présage,  
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison,  
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.  
Là, sur une charrette une poutre branlante  
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente,  
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant  
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.  
D'un carrosse en passant il accroche une roue,  
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :  
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,  
Dans le même embarras se vient embarrasser  
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,  
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille,  
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux  
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.  
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;  
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.  
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,  
De l'embarras qui croît ferment les défilés,  
Et partout, des passants enchaînant les brigades,  
Au milieu de la paix font voir les barricades.  
On n'entend que des cris poussés confusément :  
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.  
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,  
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,  
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,  
Je me mets au hasard de me faire rouer.  
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;  
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse :  
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,  
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.  
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,  
Souvent pour m'achever, il survient une pluie :  
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,  
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.  
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,  
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;  
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :  
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;

Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,  
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.  
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embaras,  
La frayeur de la nuit précipite mes pas.  
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques  
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;  
Que, retiré chez lui, le paisible marchand  
Va revoir ses billets et compter son argent ;  
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,  
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.  
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté  
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.  
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue  
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !  
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :  
La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,  
Afin que votre mort, de tragique mémoire,  
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.  
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,  
Tous les jours je me couche avecque le soleil :  
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,  
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.  
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,  
Ebranlent ma fenêtre, et percent mon volet :  
J'entends crier partout : Au meurtre ! On m'assassine !  
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !  
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,  
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.  
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,  
Fait de notre quartier une seconde Troie,  
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,  
Au travers des charbons va piller le Troyen.  
Enfin sous mille crocs la maison abîmée  
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.  
Je me retire donc, encor pâle d'effroi,  
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.  
Je fais pour reposer un effort inutile :  
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.  
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,  
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne,  
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :  
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,  
Receler le printemps au milieu des hivers ;  
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,  
Aller entretenir ses douces rêveries.  
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,  
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

## Satire VII

Muse, changeons de style, et quittons la satire :  
C'est un méchant métier que celui de médire ;  
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal :  
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.  
Maint poète, aveuglé d'une telle manie,  
En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;  
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,  
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.  
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,  
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,  
Ne craint point du public les jugements divers,  
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers :  
Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,  
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,  
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,  
De ses propres rieurs se fait des ennemis.  
Un discours trop sincère aisément nous outrage :  
Chacun dans ce miroir pense voir son visage :  
Et tel, en vous lisant admire chaque trait,  
Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.  
Muse, c'est donc en vain que la main vous démange.  
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange ;  
Et cherchons un héros parmi cet univers,  
Digne de notre encens et digne de nos vers.  
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :  
Je ne puis pour louer rencontrer une rime ;  
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.  
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,  
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle  
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.  
Je pense être à la gêne, et, pour un tel dessein,  
La plume et le papier résistent à ma main.  
Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.  
Alors, certes, alors je me connais poète :  
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer ;  
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.  
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?  
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.

Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?  
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal :  
 Je sens que mon esprit travaille de génie.  
 Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?  
 Mes vers comme un torrent, coulent sur le papier :  
 Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,  
 Bonnacorse, Pradon, Colletet, Titreville ;  
 Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.  
 Aussitôt je triomphe ; et ma muse en secret  
 S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.  
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême  
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même ;  
 En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un :  
 Ma plume aurait regret d'en épargner aucun :  
 Et sitôt qu'une fois la verve me domine,  
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.  
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux :  
 Mais tout fat me déplaît, et me blesse les yeux ;  
 Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,  
 Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.  
 Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,  
 Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.  
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :  
 C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.  
 Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,  
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,  
 Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,  
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,  
 Dût ma muse par là choquer tout l'univers,  
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.  
 Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !  
 Modère ces bouillons de ta mélancolie ;  
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer  
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.  
 Hé quoi ! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,  
 Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile,  
 Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,  
 Allait ôter le masque aux vices de son temps ;  
 Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume  
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,

Gourmandait en courroux tout le peuple latin,  
L'un ou l'autre, fit-il une tragique fin ?  
Et que craindre après tout, d'une fureur si vaine ?  
Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine :  
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,  
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.  
A peine quelquefois je me force à les lire,  
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,  
Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,  
Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.  
Enfin c'est mon plaisir ; je veux me satisfaire.  
Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire ;  
Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit  
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :  
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.  
Mais c'est assez parlé ; prenons un peu d'haleine.  
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.  
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

## Satire VIII

À M. M\*\*\*, Docteur de Sorbonne

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,  
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,  
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,  
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.  
Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,  
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,  
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,  
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? Oui sans doute.  
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.  
L'homme de la nature est le chef et le roi :  
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,  
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.  
Il est vrai de tout temps, la raison fut son lot :  
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.  
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,  
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :  
Mais il faut les prouver. En forme. - J'y consens.  
Réponds-moi donc, docteur, et mets-moi sur les bancs.  
Qu'est-ce que la sagesse ? une égalité d'âme  
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,  
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés  
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.  
Or cette égalité dont se forme le sage,  
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?  
La fourmi tous les ans traversant les guérets,  
Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;  
Et dès que l'aquilon ramenant la froidure,  
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,  
Cet animal, tapi dans son obscurité,  
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.  
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,  
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,  
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,  
Ou demeurer oisive au retour du bélier.  
Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,

Voltige incessamment de pensée en pensée :  
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,  
 Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.  
 Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.  
 Moi ! j'irais épouser une femme coquette !  
 J'irais, par ma constance aux affronts endurci,  
 Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi !  
 Assez de sots sans moi feront parler la ville,  
 Disait, le mois passé, ce marquis indocile,  
 Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,  
 Entre les bons maris pour exemple cité,  
 Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle  
 A tiré pour lui seul une femme fidèle.  
 Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir :  
 Il condamne au matin ses sentiments du soir :  
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,  
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode :  
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,  
 Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.  
 Cependant à le voir plein de vapeurs légères,  
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,  
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,  
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.  
 De tous les animaux, il est, dit-il, le maître.  
 - Qui pourrait le nier, poursuis-tu. - Moi, peut-être.  
 Mais, sans examiner si, vers les antres sourds,  
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours ;  
 Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,  
 Les lions de Barca videraient la Libye ;  
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,  
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?  
 L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine,  
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.  
 Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :  
 Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher.  
 Hé ! laissez-moi. - Debout ! - Un moment ! - Tu répliques ?  
 - A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.  
 - N'importe, lève-toi. - Pour quoi faire après tout ? -  
 Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,  
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,

Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.  
 - Mais j'ai des biens en foule, et je m'en puis passer.  
 - On n'en peut trop avoir ; et pour en amasser  
 Il ne faut épargner ni crime, ni parjure ;  
 Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;  
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,  
 N'avoir en sa maison ni meubles, ni valet ;  
 Parmi les tas de blés vivre de seigle et d'orge ;  
 De peur de perdre un liard souffrir qu'on vous égorge.  
 - Et pourquoi cette épargne enfin ? - L'ignores-tu ?  
 Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,  
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,  
 De son train quelque jour embarrasse la ville.  
 Que faire ? Il faut partir : les matelots sont prêts.  
 Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,  
 Bientôt l'ambition et toute son escorte  
 Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte,  
 L'envoie en furieux, au milieu des hasards,  
 Se faire estropier sur les pas des Césars ;  
 Et cherchant sur la brèche une mort indiscreète,  
 De sa folle valeur embellir la gazette.  
 Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;  
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.  
 Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?  
 - Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?  
 Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,  
 Maître du monde entier s'y trouvait trop serré !  
 L'enragé qu'il était, né roi d'une province  
 Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,  
 S'en alla follement, et pensant être dieu,  
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;  
 Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,  
 De sa vaste folie emplir toute la terre ;  
 Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,  
 La Macédoine eût eu des Petites-Maisons,  
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,  
 Par avis de parents, enfermé de bonne heure !  
 Mais, sans nous égarer dans ces digressions,  
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions ;  
 Et, les distribuant par classes et par titres,

Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,  
 Laissons-en discourir La Chambre ou Coëffeteau,  
 Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.  
 Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,  
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,  
 Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,  
 Observe une police, obéit à des lois.  
 Il est vrai. Mais pourtant sans loi et sans police,  
 Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,  
 Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains  
 Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?  
 Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie  
 Un tigre en factions partager l'Hyrcanie ?  
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?  
 Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?  
 A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,  
 Déchirant à l'envi leur propre république,  
 "Lions contre lions, parents contre parents  
 "Combattre follement pour le choix des tyrans ?"  
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature  
 Dans un autre animal respecte sa figure,  
 De sa rage avec lui modère les accès,  
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.  
 Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine,  
 Ne fait point appeler un aigle à la huitaine ;  
 Jamais contre un renard chicanant un poulet  
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet ;  
 Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,  
 Traîné du fond des bois un cerf à l'audience ;  
 Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,  
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.  
 On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,  
 Ni haut, ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.  
 Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté,  
 Vit sous les pures lois de la simple équité,  
 L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,  
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.  
 C'était peu que sa main conduite par l'enfer,  
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer :  
 Il fallait que sa rage à l'univers funeste,

Allât encor de lois embrouiller un Digeste ;  
Cherchant pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,  
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,  
Et pour comble de maux apportât dans la France  
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.  
Doucement, diras-tu ! que sert de s'emporter ?  
L'homme a ses passions, on n'en saurait douter ;  
Il a comme la mer ses flots et ses caprices :  
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.  
N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux  
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux ?  
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,  
A fouillé la nature, en a percé les causes ?  
Les animaux ont-ils des universités ?  
Voit-on fleurir chez eux les quatre facultés ?  
Y voit-on des savants en droit, en médecine,  
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine ?  
Non, sans doute ; et jamais chez eux un médecin  
N'empoisonna les bois de son art assassin.  
Jamais docteur armé d'un argument frivole  
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.  
Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçu  
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,  
Toi-même réponds-moi : Dans le siècle où nous sommes,  
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?  
Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?  
Dit un père à son fils dont le poil va fleurir ;  
Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.  
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? - Vingt livres.  
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.  
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !  
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;  
Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances.  
Sache quelle province enrichit les traitants ;  
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.  
Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,  
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.  
Ne va point sottement faire le généreux :  
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;  
Et, trompant de Colbert la prudence importune,

Va par tes cruautés mériter la fortune.  
Aussitôt tu verras poètes, orateurs,  
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,  
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,  
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,  
Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,  
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.  
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;  
Il a, sans rien savoir, la science en partage,  
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,  
La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;  
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :  
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.  
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :  
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.  
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile  
Trace vers la richesse une route facile :  
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,  
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.  
Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible,  
Va marquer les écueils de cette mer terrible ;  
Perce la sainte horreur de ce livre divin ;  
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin,  
Débrouille des vieux temps les querelles célèbres ;  
Eclaircis des rabbins les savantes ténèbres :  
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin  
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,  
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,  
Te paye en l'acceptant d'un "Je vous remercie".  
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands  
Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs ;  
Et, prenant désormais un emploi salulaire,  
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire :  
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot ;  
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.  
Un docteur ! diras-tu. Parlez de vous, poète ;  
C'est pousser un peu loin votre muse indiscreète.  
Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison,  
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?  
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?

Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,  
 Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,  
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?  
 Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :  
 N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie,  
 Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,  
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?  
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,  
 Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite ;  
 Car, lorsque son démon commence à l'agiter,  
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertier.  
 Un âne, pour le moins, instruit par la nature,  
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure,  
 Ne va point follement de sa bizarre voix  
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois :  
 Sans avoir la raison, il marche sur sa route.  
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte ;  
 Régulé par ses avis, fait tout à contre-temps,  
 Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.  
 Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige ;  
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige  
 Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,  
 Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit,  
 Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères  
 S'effrayer sottement de leurs propres chimères,  
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,  
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air.  
 Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle  
 Sacrifier à l'homme, adorer son idole,  
 Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,  
 Demander à genoux la pluie ou le beau temps ?  
 Non, mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre  
 Adorer le métal que lui-même il fit fondre ;  
 A vu dans un pays les timides mortels  
 Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;  
 Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,  
 L'encensoir à la main chercher les crocodiles.  
 Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?  
 Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux ?  
 Quoi ! me prouvez-vous par ce discours profane

Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne ?  
Un âne, le jouet de tous les animaux,  
Un stupide animal, sujet à mille maux ;  
Dont le nom seul en soi comprend une satire !  
- Oui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?  
Nous nous moquons de lui : mais s'il pouvait un jour,  
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour ;  
Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage  
De la parole enfin lui permettait l'usage ;  
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas ;  
Ah ! docteur, entre nous, que ne dirait-il pas ?  
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,  
Au milieu de Paris, il promène sa vue ;  
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,  
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés ?  
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,  
Courir chez un malade un assassin en housse ;  
Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,  
Suivi par un recteur de bedeaux entouré ;  
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,  
Mener tuer un homme avec cérémonie ?  
Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi  
Un hasard au palais le conduit un jeudi ;  
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,  
La chicane en fureur mugir dans la grand'salle ?  
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,  
Les clerks, les procureurs, les sergents, les greffiers ?  
Oh ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,  
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Ésope ;  
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,  
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,  
Content de ses chardons, et secouant la tête :  
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

## Satire IX

### *Le Libraire au Lecteur*

Voici le dernier ouvrage qui est sorti de la plume du sieur D... L'auteur, après avoir écrit contre tous les hommes en général, a cru qu'il ne pouvait mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, et que c'était le plus beau champ de satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne sont pas fort instruits des démêlés du Parnasse, et qui n'ont pas beaucoup lu les autres satires du même auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en est, à bien parler, qu'une suite. Mais je ne doute point que les gens de lettres, et ceux surtout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention et de finesse d'esprit. Il y a déjà du temps qu'elle est faite ; l'auteur s'était en quelque sorte résolu de ne la jamais publier. Il voulait bien épargner ce chagrin aux auteurs qui s'en pourront choquer. Quelques libelles diffamatoires que l'abbé Kautain et plusieurs autres eussent fait imprimer contre lui, il s'en tenait assez vengé par le mépris que tout le monde a fait de leurs ouvrages, qui n'ont été lus de personne, et que l'impression même n'a pu rendre publics. Mais une copie de cette satire étant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des libraires, ils ont réduit l'auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'est donc à moi qu'il a confié l'original de sa pièce, et il l'a accompagné d'un petit discours en prose, où il justifie, par l'autorité des poètes anciens et modernes, la liberté qu'il s'est donnée dans ses satires. Je ne doute donc point que le lecteur ne soit bien aise du présent que je lui en fais.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.  
Vous avez des défauts que je ne puis celer :  
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance  
De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;  
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,  
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.  
On croirait à vous voir dans vos libres caprices  
Discourir en Caton des vertus et des vices,  
Décider du mérite et du prix des auteurs,  
Et faire impunément la leçon aux docteurs,  
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire  
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.

Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,  
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,  
Je ris, quand je vous vois, si faible et si stérile,  
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,  
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant  
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.  
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete  
Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poète ?  
Sentez-vous, dites-moi, ces violents transports  
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?  
Qui vous a pu souffler une si folle audace ?  
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?  
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,  
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,  
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture  
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?  
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer  
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,  
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,  
Osez chanter du roi les augustes merveilles :  
Là, mettant à profit vos caprices divers,  
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers,  
Et par l'espoir du gain votre muse animée  
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.  
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter  
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.  
Tout chancre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,  
Entonner en grands vers "la Discorde étouffée" ;  
Peindre "Bellone en feu tonnant de toutes parts",  
"Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts."  
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,  
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère ;  
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,  
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,  
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,  
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.  
Un poème insipide et sottement flatteur  
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :  
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.  
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse

Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,  
Cache le noir venin de sa malignité.  
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,  
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues  
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,  
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,  
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,  
A vos propres périls enrichir le libraire ?  
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,  
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;  
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures  
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.  
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,  
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !  
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,  
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !  
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés  
Courir de main en main par la ville semés ;  
Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,  
Suivre chez l'épicier Neufgermain et La Serre ;  
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,  
Parer, demi-rongés, les rebords du pont Neuf.  
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages  
Occuper le loisir des laquais et des pages,  
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart  
Servir de second tome aux airs du Savoyard !  
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,  
Fasse de vos écrits prospérer la malice,  
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,  
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux ;  
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,  
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,  
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,  
Que l'effroi du public et la haine des sots ?  
Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?  
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?  
Laissez mourir un fat dans son obscurité.  
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?  
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;  
Le David imprimé n'a point vu la lumière ;

Le Moïse commence à moisir par les bords.  
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.  
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?  
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?  
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,  
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,  
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,  
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?  
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !  
 Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,  
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,  
 Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.  
 Ecrive qui voudra : chacun à ce métier  
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.  
 Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,  
 Peut conduire un héros au dixième volume.  
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps  
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;  
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,  
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.  
 Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,  
 Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !  
 Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,  
 De quel oeil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?  
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;  
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?  
 Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :  
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;  
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,  
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.  
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,  
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.  
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?  
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?  
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,  
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace ;  
 Avant lui Juvénal avait dit en latin  
 "Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin."  
 L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,  
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :

Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.  
 J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'irait que mieux,  
 Quand de ces médisants l'engeance toute entière  
 Irait la tête en bas rimer dans la rivière.  
 Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé  
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.  
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,  
 Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence ;  
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,  
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.  
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?  
 Et faudra-t-il sans cesse essayer des querelles ?  
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?  
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?  
 Répondez, mon Esprit ; ce n'est plus raillerie :  
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?  
 Quoi, pour un maigre auteur que je glose en passant,  
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?  
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage  
 Où la droite raison trébuche à chaque page,  
 Ne s'écrie aussitôt : "L'impertinent auteur !  
 "L'ennuyeux écrivain ! Le maudit traducteur !  
 "A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,  
 "Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?"  
 Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?  
 Non, non, la médisance y va plus doucement.  
 Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère  
 Alidor à ses frais bâtit un monastère :  
 "Alidor !" dit un fourbe, "il est de mes amis,  
 "Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :  
 "C'est un homme d'honneur, de piété profonde,  
 "Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde."  
 Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;  
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard.  
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,  
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance.  
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,  
 De choquer un auteur qui choque le bons sens,  
 De railler un plaisant qui ne sait pas nous plaire,  
 C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité  
 Peut juger de travers avec impunité ;  
 A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,  
 Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.  
 Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,  
 Peut aller au parterre attaquer Attila ;  
 Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,  
 Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.  
 Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,  
 Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.  
 Dès que l'impression fait éclore un poète,  
 Il est esclave né de quiconque l'achète :  
 Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,  
 Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.  
 Un auteur à genoux, dans une humble préface,  
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;  
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,  
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.  
 Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !  
 On sera ridicule, et je n'oserai rire !  
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,  
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?  
 Loin de les décrier, je les ai fait paraître :  
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,  
 Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.  
 Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?  
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :  
 C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.  
 En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;  
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.  
 "Il a tort", dira l'un ; "pourquoi faut-il qu'il nomme ?  
 "Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !  
 "Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.  
 "Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.  
 "Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?"  
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?  
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux  
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?  
 Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,  
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;  
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;  
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :  
On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.  
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,  
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,  
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :  
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire,  
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,  
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,  
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :  
"Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne."  
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit  
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?  
Quand un livre au palais se vend et se débite,  
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,  
Que Billaine l'étale au deuxième pilier,  
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?  
En vain contre le Cid un ministre se ligue :  
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue,  
L'Académie en corps a beau le censurer :  
Le public révolté s'obstine à l'admirer.  
Mais, lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,  
Chaque lecteur d'abord lui devient un Lignière.  
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs :  
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.  
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,  
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue ;  
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.  
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.  
La satire, dit-on, est un métier funeste,  
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.  
La suite en est à craindre : en ce hardi métier  
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.  
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :  
A de plus doux emplois occupez votre muse ;  
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.  
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?  
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,  
"Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;

"Délivrer de Sion le peuple gémissant ;  
 "Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant.  
 "Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,  
 "Cueillir" mal à propos, "les palmes idumées" ?  
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,  
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,  
 Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,  
 Faire dire aux échos des sottises champêtres ?  
 Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,  
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;  
 Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,  
 Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?  
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,  
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.  
 La satire, en leçons, en nouveautés fertile,  
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,  
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bons sens,  
 Détrompe les esprits des erreurs de leur temps.  
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,  
 Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,  
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,  
 Va venger la raison des attentats d'un sot.  
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,  
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,  
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,  
 Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.  
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,  
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;  
 Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,  
 Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.  
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.  
 Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,  
 Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,  
 Réparer en mes vers les maux que j'ai commis.  
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style.  
 Je le déclare donc : Quinault est un Virgile ;  
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;  
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;  
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,  
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;

Saufal est le phénix des Esprits relevés ;  
Perrin... Bon, mon esprit ! courage ! poursuivez.  
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie  
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?  
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,  
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !  
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,  
Amasser contre vous des volumes d'injures,  
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,  
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.  
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,  
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;  
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,  
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.  
Mais quoi ! répondez-vous, Cotin nous peut-il nuire ?  
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?  
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,  
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?  
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,  
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,  
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,  
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix ;  
On me verra toujours, sage dans mes caprices,  
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices  
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,  
Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.  
Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous menace,  
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.  
Hé ! mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,  
Qui peut... - Quoi ? - Je m'entends. - Mais encor - Taisez-vous !

## Discours sur la Satire

Quand je donnai la première fois mes satires au public, je m'étais bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savais que la nation des poètes, et surtout des mauvais poètes, est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de louanges ne digéreraient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité qui se voyait attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvaient être spectateurs indifférents, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les ridicules que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais, puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï et sans exemple, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques j'ai été un poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius, inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages ? Ce n'était pas seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquait, c'était des gens de la première qualité de Rome ; c'était des personnes consulaires. Cependant Scipion et Laelius ne jugèrent pas ce poète, tout déterminé qu'il était, indigne de leur amitié, et vraisemblablement, dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Metellus qu'il avait joués dans ses satires, et ils ne crurent pas lui donner rien du leur en lui abandonnant tous les ridicules de la république :

... .. Num Laelius, aut qui  
Duxit ah oppressa meritum Carthagine nomen,

Ingenio offensi, aut loeso doluere Metello,  
Famosisve Lupo cooperto versibus ?

En effet, Lucilius n'épargnait ni petits ni grands, et souvent des nobles et des patriciens il descendait jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivait dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivait sous un empereur, dans les commencements d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires ? Et Fabius, le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidienus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O ! la belle réponse ! comme si ceux qu'il attaque n'étaient pas des gens connus d'ailleurs ! comme si l'on ne savait pas que Fabius était un chevalier romain qui avait composé un livre de droit ; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste ; que Nasidienus Rufus était un ridicule célèbre dans Rome ; que Cassius Nomentanus était un des plus fameux débauchés de l'Italie ! Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'aient pas fort lu les Anciens et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom ; il a si peur qu'on ne les méconnaisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisaient, jusqu'aux charges qu'ils avaient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, préteur de Fondi :

Fundos, Aufidio Lusco proetore, libenter  
Linquimus, insani ridentes proemia scriboe.  
Proetextam, et latum clavum, etc.

"Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont était préteur un certain Aufidius Luscus ; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce préteur, auparavant commis, qui faisait le sénateur et l'homme de qualité."

Peut-on désigner un homme plus précisément ? et les circonstances seules ne suffisaient-elles pas pour le faire reconnaître ? On me dira peut-être qu'Aufidius était mort alors ; mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage :

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque  
Diffingit Rheni luteum caput, hoc ego ludo.

"Pendant, dit Horace, que ce poète enflé d'Alpinus égorge Memnon dans son poème, et s'embourbe dans la description du Rhin, je me joue en ces satires."

Alpinus vivait donc du temps qu'Horace se jouait en ces satires : et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poème de Memnon pouvait-il s'y méconnaître ? Horace, dira-t-on, vivait sous le règne du plus poli de tous les empereurs ; mais vivons-nous sous un règne moins poli ? et veut-on qu'un prince qui a tant de qualités communes avec Auguste soit moins dégoûté que lui des méchants livres, et plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivait sous le règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de son temps, il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde sait, et toute la cour de Néron le savait, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, etc., dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire, étaient des vers de Néron. Cependant, on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il était, ait fait punir Perse ; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poète.

Pour Juvénal, qui florissait sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent ; mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus, et l' *Oreste* de celui-ci, et le *Télèphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitaient leurs vers au mois d'août :

... Et augusto recitantes mense poetas.

Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien, passé en coutume parmi tous les satiriques, et souffert dans tous les siècles !

Que s'il faut venir des Anciens aux Modernes, Régnier, qui est presque notre seul poète satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de

Gallet, ce célèbre joueur, *qui assignait ses créanciers sur sept et quatorze*, et du sieur de Provins, *qui avait changé son balandran en manteau court* ; et du Cousin, *qui abandonnait sa maison de peur de la réparer* ; et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs ? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue, où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Moevi,

dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Maevius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce serait donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial, et de tous les poètes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neufgermain, quoique également recommandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poètes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules ? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil : il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Laelius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchants auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige ; ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par coeur comme des chefs-d'oeuvre de l'art. Je les plains sans doute ; mais quel remède ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier ? Et au lieu qu'en certains pays on condamnait les méchants poètes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils désormais un asile inviolable où toutes les sottises auront droit de bourgeoisies, où l'on n'osera toucher sans profanation ?

J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce sujet ; mais, comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

## Satire X

*Au Lecteur*

Voici enfin la satire qu'on me demande depuis si longtemps. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai été bien aise qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon livre, où je voulais qu'elle fût insérée. Plusieurs de mes amis à qui je l'ai lue, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, et ont publié que c'était la meilleure de mes satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le public. Je sais que naturellement il se révolte contre ces louanges outrées qu'on donne aux ouvrages avant qu'ils aient paru ; et que la plupart des lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut, qu'avec un dessein formé de le rabaisser. Je déclare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux : et non seulement je laisse au public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon ode sur Namur, d'exercer aussi contre ma satire toute la rigueur de leur critique. J'espère qu'ils le feront avec le même succès : et je puis les assurer que tous leurs discours ne m'obligeront point à rompre l'espèce de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots et les syllabes. Je saurai fort bien soutenir contre ces censeurs, Homère, Horace, Virgile, et tous ces autres grands personnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner au lecteur. La bienséance néanmoins voudrait, ce me semble, que je fisse ici quelque excuse au beau sexe, de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma satire sont si générales, que bien loin d'appréhender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande espérance du succès de mon ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur. J'espère donc que j'obtiendrai aisément ma grâce et qu'elles ne seront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette satire, que des satires que les prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.

Enfin, bornant le cours de tes galanteries,  
 Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.  
 Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.  
 Ton beau père futur vide son coffre-fort :  
 Et déjà le notaire a, d'un style énergique,  
 Griffonné de ton joug l'instrument authentique.  
 C'est bien fait. Il est temps de fixer tes désirs.  
 Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.  
 Quelle joie en effet, quelle douceur extrême !  
 De se voir caressé d'une épouse qu'on aime :  
 De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon ;  
 De voir autour de soi croître dans sa maison,  
 Sous les paisibles lois d'une agréable mère,  
 De petits citoyens dont on croit être père !  
 Quel charme ! Au moindre mal qui nous vient menacer,  
 De la voir aussitôt accourir, s'empresser,  
 S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,  
 Et souvent de douleur se pâmer par avance.  
 Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,  
 Habiles à se rendre inquiets, malheureux  
 Qui tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,  
 Pensent toujours qu'un autre en secret la console.  
 Mais quoi, je vois déjà que ce discours t'aigrit.  
 « Carmé de Juvénal, et plein de son esprit  
 Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,  
 Comme lui nous chanter : que dès le temps de Rhée  
 La chasteté déjà, la rougeur sur le front,  
 Avait chez les humains reçu plus d'un affront :  
 Qu'on vit avec le fer naître les injustices,  
 L'impiété, l'orgueil, et tous les autres vices,  
 Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal  
 N'alla point jusqu'au temps du troisième métal ?  
 Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable :  
 Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,  
 Que si sous Adam même, et loin avant Noé,  
 Le vice audacieux des hommes avoué  
 A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,  
 Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre :  
 Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,

Plus d'une Pénélope honora son pays ;  
 Et que même aujourd'hui, sur ces fameux modèles,  
 On peut trouver encor quelques femmes fidèles. »  
 – Sans doute ; et dans Paris, si je sais bien compter,  
 Il en est jusqu'à trois, que je pourrais citer.  
 Ton épouse dans peu sera la quatrième.  
 Je le veux croire ainsi : mais la chasteté même,  
 Sous ce beau nom d'épouse, entrât-t-elle chez toi ;  
 De retour d'un voyage en arrivant, crois-moi,  
 Fais toujours du logis avertir la maîtresse.  
 Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrèce ;  
 Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,  
 Trouva. Tu sais... – « je sais que d'un conte odieux  
 Vous avez comme moi sali votre mémoire.  
 Mais laissons là, dis-tu, Joconde et son histoire.  
 Du projet d'un hymen déjà fort avancé,  
 Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,  
 Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,  
 Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.  
 Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,  
 J'ai trop bien profité, pour n'être pas instruit  
 A quels discours malins le mariage expose.  
 Je sais, que c'est un texte où chacun fait sa glose :  
 Que de maris trompés tout rit dans l'univers,  
 Epigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,  
 Satire, comédie ; et sur cette matière  
 J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière :  
 J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais,  
 Arioste, Marot, Boccace, Rabelais,  
 Et tous ces vieux recueils de satires naïves,  
 Des malices du sexe immortelles archives.  
 Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,  
 Que de ces contes vains, le monde entretenu  
 N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage ;  
 Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage :  
 Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris,  
 Ont été très souvent de commodes maris ;  
 Et que pour être heureux sous ce joug salutaire,  
 Tout dépend en un mot du bon choix qu'on sait faire.  
 Enfin, il faut ici parler de bonne foi,

Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi,  
Ces neveux affamés, dont l'importun visage  
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.  
Je crois déjà les voir au moment annoncé  
Qu'à la fin, sans retour, leur cher oncle est passé,  
Sur quelques pleurs forcés qu'ils auront soin qu'on voie,  
Se faire consoler du sujet de leur joie.  
Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,  
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler ;  
Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,  
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.  
Vous dirai-je encor plus ? Soit faiblesse, ou raison,  
Je suis las de me voir les soirs en ma maison  
Seul avec des valets, souvent voleurs et traîtres,  
Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.  
Je ne me couche point, qu'aussitôt dans mon lit  
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit  
Ces histoires de morts lamentables, tragiques,  
Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.  
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.  
Nous naissons, nous vivons pour la société.  
A nous-mêmes livrés dans une solitude,  
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude ;  
Et si, durant un jour, notre premier aïeul  
Plus riche d'une côte avait vécu tout seul,  
Je doute, en sa demeure alors si fortunée,  
S'il n'eût point prié Dieu d'abrèger la journée.  
N'allons donc point ici reformer l'univers,  
Ni par de vains discours, et de frivoles vers  
Etalant au public notre misanthropie,  
Censurer le lien le plus doux de la vie.  
Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.  
L'hyménée est un joug, et c'est ce qui m'en plaît.  
L'homme en ses passions toujours errant sans guide,  
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride.  
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,  
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.  
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste. »  
– Ha bon ! Voilà parler en docte janséniste,  
Alcippe, et sur ce point si savamment touché,

Desmares, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux prêché.  
Mais c'est trop t'insulter. Quittons la raillerie.  
Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.  
Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour.  
Entends donc : et permets que je prêche à mon tour.  
L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,  
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,  
Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.  
Mais qui peut t'assurer, qu'invincible aux plaisirs  
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,  
Elle conservera sa première innocence ?  
Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,  
De quel air penses-tu, que ta sainte verra  
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,  
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ;  
Entendra ces discours sur l'amour seul roulant,  
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands ;  
Saura d'eux qu'à l'amour comme au seul Dieu suprême,  
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même :  
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer :  
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer ;  
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,  
Que Lully réchauffa des sons de sa musique ?  
Mais de quels mouvements dans son cœur excités  
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?  
Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide,  
Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide,  
Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons,  
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.  
Supposons toutefois, qu'encor fidèle et pure,  
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure :  
Bientôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,  
Au milieu des écueils qui vont l'environner,  
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice  
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?  
Que toujours insensible aux discours enchanteurs  
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,  
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?  
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,  
Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,

S'en tenir avec eux aux petits soins permis :  
Puis, bientôt en grande eau sur le fleuve du tendre,  
Naviguer à souhait, tout dire, et tout entendre.  
Et ne présume pas que Vénus, ou Satan  
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.  
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,  
Une chute toujours attire une autre chute.  
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords.  
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.  
Peut-être, avant deux ans ardente à te déplaire,  
Eprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,  
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,  
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galants ;  
De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,  
Suivre à front découvert Z(... ) et Messaline ;  
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,  
Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés ;  
Trop heureux ! Si toujours femme désordonnée,  
Sans mesure et sans règle au vice abandonnée,  
Par cent traits d'impudence aisés à ramasser,  
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.  
Mais que deviendras-tu ? Si, folle en son caprice,  
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,  
Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquiéter,  
Au fond peu vicieuse elle aime à coqueter ?  
Entre nous, verras-tu, d'un esprit bien tranquille,  
Chez ta femme aborder et la cour et la ville ?  
Tout, hormis toi, chez toi, rencontre un doux accueil.  
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup d'oeil.  
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine.  
Aux autres elle est douce, agréable, badine :  
C'est pour eux qu'elle étale et l'or, et le brocard ;  
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,  
Et qu'une main sçavante, avec tant d'artifice,  
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.  
Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.  
Si tu veux posséder ta Lucrece à son tour,  
Attends, discret mari, que la belle en cornette  
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,  
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,

Envoie au blanchisseur ses roses et ses lys.  
Alors, tu peux entrer : mais sage en sa présence  
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.  
D'abord l'argent en main paye et vite et comptant.  
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent,  
Pour la voir aussitôt, sur ses deux pieds haussée,  
Déplorer sa vertu si mal récompensée.  
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins !  
Jamais femme après tout a-t-elle coûté moins ?  
A cinq cents louis d'or, tout au plus, chaque année,  
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?  
Que répondre ? Je vois, qu'à de si justes cris,  
Toi-même convaincu déjà tu t'attendris,  
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'appaise,  
Dans ton coffre en pleins sacs puiser tout à son aise.  
A quoi bon en effet t'alarmer de si peu ?  
Hé ! Que serait-ce donc, si le démon du jeu  
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,  
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage  
Tu voyais tous tes biens au sort abandonnés  
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnés !  
Le doux charme pour toi ! De voir chaque journée  
De nobles champions ta femme environnée,  
Sur une table longue et façonnée exprès,  
D'un tournois de bassette ordonner les apprêts :  
Ou, si par un arrêt la grossière police  
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,  
Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet,  
Ou promener trois dés chassés de son cornet :  
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,  
S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre ;  
S'écrier sur un as mal à propos jeté :  
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté ;  
Ou, querellant tout bas le ciel qu'elle regarde,  
A la bête gémir d'un roi venu sans garde.  
Chez elle en ces emplois, l'aube du lendemain  
Souvent la trouve encor les cartes à la main.  
Alors, pour se coucher les quittant, non sans peine,  
Elle plaint le malheur de la nature humaine  
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,

Tant d'heures, sans jouer, se consomment au lit.  
Toutefois en partant la troupe la console,  
Et d'un prochain retour chacun donne parole.  
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens  
Sait du temps qui s'envole employer les moments ;  
C'est ainsi que souvent par une forcenée,  
Une triste famille à l'hôpital traînée,  
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits,  
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.  
Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,  
Que si la famélique et honteuse Lésine,  
Venant, mal à propos, la saisir au collet,  
Elle te réduisait à vivre sans valet,  
Comme ce magistrat de hideuse mémoire  
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.  
Dans la robe on vantait son illustre maison.  
Il était plein d'esprit, de sens, et de raison.  
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse,  
De ces vertus en lui ravalait la noblesse.  
Sa table toutefois, sans superfluité,  
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité :  
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure  
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,  
Et du foin, que leur bouche au ratelier laissait,  
De surcroît une mule encor se nourrissait.  
Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme  
Le fit enfin songer à choisir une femme ;  
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.  
Vers son triste penchant son naturel guidé  
Le fit dans une avare et sordide famille  
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille,  
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,  
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.  
Rien ne le rebuta ; ni sa vue éraillée,  
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;  
Et trois-cent mille francs avec elle obtenus  
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.  
Il l'épouse, et bientôt son hôtesse nouvelle  
Le prêchant, lui fit voir qu'il estoit au prix d'elle  
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.

Lui-même le sentit, reconnut son péché,  
Se confessa prodigue, et plein de repentance  
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.  
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut :  
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :  
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent,  
Deux grands laquais à jeun, sur le soir s'en allèrent.  
De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé,  
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.  
Deux servantes déjà largement souffletées,  
Avaient à coups de pied descendu les montées,  
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu  
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.  
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,  
Que toujours il servit, et qu'il avoit vu naître,  
Et qui de quelque somme amassée au bon temps  
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.  
Sa vue embarrassait ; il fallut s'en défaire :  
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.  
Voilà nos deux époux, sans valets, sans enfants,  
Tous seuls dans leur logis libres et triomphants.  
Alors on ne mit plus de borne à la lésine.  
On condamna la cave, on ferma la cuisine :  
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,  
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.  
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure  
Des présents qu'à l'abri de la magistrature,  
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,  
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait.  
Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,  
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;  
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,  
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,  
Et de sa robe en vain de pièces rajeunie,  
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.  
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,  
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,  
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,  
Dont la femme aux bons jours composait sa parure ?  
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,

Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,  
Ses coiffes d'où pendait au bout d'une ficelle  
Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle ?  
Peindrai-je son jupon bigarré de latin  
Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,  
Présent qu'en un procès sur certain privilège  
Firent à son mari les régents d'un collège,  
Et qui sur cette jupe à maint rieur encor  
Derrière elle faisait dire, argumentabor ?  
Mais peut-être j'invente une fable frivole.  
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,  
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,  
Tout prêt à le prouver, te dira : « je l'ai vu,  
Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice  
A tous mes habitants montrer que l'avarice  
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,  
Et nous réduire à pis que la mendicité.  
Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrèrent  
De cette triste vie enfin les délivrèrent.  
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux  
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.  
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure.  
Mais un exemple enfin si digne de censure  
Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?  
Chacun sait son métier : suivons notre propos.  
Nouveau prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,  
Ecolier, ou plutôt singe de Bourdaloue,  
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.  
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits,  
La femme sans honneur, la coquette, et l'avare.  
Il faut y joindre encore la revêche bizarre,  
Qui sans cesse d'un ton par la colère aigri,  
Gronde, choque, dément, contredit un mari.  
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.  
Son mariage n'est qu'une longue querelle.  
Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?  
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux,  
Et sur le ton grondeur, lors qu'elle les harangue,  
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.  
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,

Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.  
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie.  
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie  
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.  
Mais eût-elle sucé la raison dans Saint Cyr,  
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,  
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?  
Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,  
Avant le mariage, anges si gracieux,  
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,  
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,  
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,  
Sous leur fontange altière asservir leurs maris ?  
Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,  
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,  
Que son âme livrée à ses tristes soupçons,  
De la raison encor écoute les leçons ?  
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres.  
Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres :  
A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,  
A ton geste, à ton rire intenter un procès :  
Souvent de ta maison gardant les avenues,  
Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues :  
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,  
Et partout où tu vas, dans ses yeux enflammés  
T'offrir non pas d'Isis, la tranquille Euménide,  
Mais la vraie Alecto peinte dans l'Enéide,  
Un tison à la main chez le roi Latinus,  
Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus.  
Mais quoi ? Je chausse ici le cothurne tragique.  
Reprenons au plutôt le brodequin comique,  
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.  
Dis-moi donc, laissant là cette folle hurler,  
T'accommodes-tu mieux de ces douces ménades,  
Qui, dans leurs vains chagrins sans mal toujours malades,  
Se font des mois entiers sur un lit effronté  
Traiter d'une visible et parfaite santé,  
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,  
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance ?  
« Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment

Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?  
 La Parque ravissant ou son fils ou sa fille,  
 A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ? »  
 Non : il est question de réduire un mari  
 A chasser un valet dans la maison chéri,  
 Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire ;  
 Ou de rompre un voyage utile et nécessaire :  
 Mais qui la priverait huit jours de ses plaisirs,  
 Et qui loin d'un galant, objet de ses désirs...  
 Ô ! Que pour la punir de cette comédie,  
 Ne lui vois-je une vraie et triste maladie !  
 Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,  
 Courtois et Denyau mandés à son secours,  
 Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,  
 Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète :  
 Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,  
 Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point,  
 Et fuyant de Fagon les maximes énormes,  
 Au tombeau mérité la mettre dans les formes.  
 Dieu veuille avoir son âme, et nous délivre d'eux.  
 Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,  
 Je ne puis cette fois que je ne les excuse.  
 Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse ?  
 Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,  
 Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.  
 Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'est cette savante  
 Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.  
 D'où vient qu'elle a l'oeil trouble, et le teint si terni ?  
 C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,  
 Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière  
 A suivre Jupiter passé la nuit entière.  
 Gardons de la troubler. Sa science, je crois,  
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.  
 D'un nouveau microscope on doit en sa présence  
 Tantôt chez Dalancé faire l'expérience ;  
 Puis d'une femme morte avec son embryon,  
 Il faut chez Du Vernay voir la dissection.  
 Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.  
 Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse,  
 Reste de ces esprits jadis si renommés,

Que d'un coup de son art Molière a diffamés.  
 De tous leurs sentiments cette noble héritière  
 Maintient encore ici leur secte façonnrière.  
 C'est chez elle toujours que les fades auteurs  
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.  
 Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure,  
 Aux Perrins, aux Corras est ouverte à toute heure.  
 Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.  
 Là tous les vers sont bons, pourvu qu'ils soient nouveaux.  
 Au mauvais goût public la belle y fait la guerre :  
 Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre :  
 Rit des vains amateurs du grec et du latin ;  
 Dans la balance met Aristote et Cotin ;  
 Puis, d'une main encor plus fine et plus habile  
 Pèse sans passion Chapelain et Virgile ;  
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ;  
 Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés,  
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,  
 Autre défaut, sinon, qu'on ne le sauroit lire ;  
 Et pour faire goûter son livre à l'univers,  
 Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.  
 « A quoi bon m'étaler cette bizarre école,  
 Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle ?  
 De livres et d'écrits bourgeois admirateur,  
 Vais-je épouser ici quelque apprentie auteur ?  
 Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie  
 Compte entre ses parents des princes d'Italie ?  
 Sort d'aïeux dont les noms... « – Je t'entends, et je vois  
 D'où vient que tu t'es fait secrétaire du roi.  
 Il fallait de ce titre appuyer ta naissance.  
 Cependant, t'avouerais-je ici mon insolence ?  
 Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,  
 Pour m'épouser entrait avec tous ces grands noms,  
 Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères,  
 Je lui dirais bientôt : « je connais tous vos pères :  
 Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat  
 Où sous l'un des Valois Enghien sauva l'état.  
 D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en puisse être :  
 Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.  
 Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux,

Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux  
 Sur le pompeux débris des lances espagnoles  
 Coucher, si vous voulez, aux champs de Cerizoles.  
 Ma maison, ni mon lit ne sont point faits pour vous. »  
 – « J’admire, poursuis-tu, votre noble courroux.  
 Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre  
 De l’assistance au sceau ne tire point son lustre !  
 Et que né dans Paris de magistrats connus,  
 Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,  
 De ces nobles sans nom, que par plus d’une voie  
 La province souvent en guêtres nous envoie.  
 Mais eussé-je comme eux des meuniers pour parents,  
 Mon épouse vînt-elle encor d’aïeux plus grands,  
 On ne la verrait point, vantant son origine,  
 À son triste mari reprocher la farine.  
 Son cœur toujours nourri dans la dévotion,  
 De trop bonne heure apprit l’humiliation :  
 Et pour vous détromper de la pensée étrange,  
 Que l’hymen aujourd’hui la corrompe et la change,  
 Sachez qu’en notre accord elle a, pour premier point,  
 Exigé, qu’un époux ne la contraindrait point  
 A traîner après elle un pompeux équipage,  
 Ni surtout de souffrir, par un profane usage,  
 Qu’à l’église jamais devant le Dieu jaloux,  
 Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.  
 Telle est l’humble vertu qui dans son âme empreinte... »  
 – Je le vois bien, tu vas épouser une sainte :  
 Et dans tout ce grand zèle, il n’est rien d’affecté.  
 Sais-tu bien cependant sous cette humilité  
 L’orgueil que quelquefois nous cache une bigote,  
 Alcippe, et connais-tu la nation dévote ?  
 Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,  
 Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.  
 A Paris, à la cour on trouve, je l’avoue,  
 Des femmes dont le zèle est digne qu’on le loue,  
 Qui s’occupent du bien en tout temps, en tout lieu.  
 J’en sais une chérie et du monde et de Dieu,  
 Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune ;  
 Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune :  
 Que le vice lui-même est contraint d’estimer,

Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer.  
 Mais pour quelques vertus si pures, si sincères,  
 Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires,  
 Qui sous un vain dehors d'austère piété  
 De leurs crimes secrets cherchent l'impunité,  
 Et couvrent de Dieu même empreint sur leur visage  
 De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage ?  
 N'attends pas qu'à tes yeux j'aie ici l'étaler.  
 Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.  
 De leurs galants exploits les Bussis, les Brantômes  
 Pourraient avec plaisir te compiler des tomes ;  
 Mais pour moi dont le front trop aisément rougit,  
 Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.  
 Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,  
 Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.  
 De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur,  
 Au moins pour un mari garde quelque douceur.  
 Je les aime encor mieux qu'une bigotte altière,  
 Qui dans son fol orgueil, aveugle et sans lumière,  
 À peine sur le seuil de la dévotion,  
 Pense atteindre au sommet de la perfection :  
 Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse,  
 Va quatre fois par mois se vanter à confesse,  
 Et les yeux vers le ciel, pour se le faire ouvrir,  
 Offre à Dieu les tourments qu'elle me fait souffrir.  
 Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale.  
 Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,  
 Va pour les malheureux quêter dans les maisons,  
 Hante les hôpitaux, visite les prisons,  
 Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes :  
 Mais de combattre en elle, et dompter ses foiblesses,  
 Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,  
 Mettre un frein à son luxe, à son ambition,  
 Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle :  
 C'est ce qu'en vain le ciel voudrait exiger d'elle.  
 Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger ?  
 Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger.  
 Il faut, sans différer, savoir ce qu'il en pense.  
 Bon ! Vers nous à propos je le vois qui s'avance.  
 Qu'il paraît bien nourri ! Quel vermillon ! Quel teint !

Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint :  
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine.  
Il eut encore hier la fièvre et la migraine :  
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,  
Il serait sur son lit peut-être à tremblotter.  
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,  
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.  
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?  
Une faible vapeur le fait-elle bâiller ?  
Un escadron coiffé d'abord court à son aide :  
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède,  
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,  
Confitures surtout volent de tous côtés.  
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,  
Les estomacs dévots toujours furent avides :  
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,  
Et le premier citron à Rouen fut confit.  
Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes,  
Du paradis pour elle il aplanit les routes ;  
Et loin sur ses défauts de la mortifier  
Lui-même prend le soin de la justifier.  
« Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure ?  
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.  
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner ?  
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?  
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode,  
Une femme surtout doit tribut à la mode.  
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits.  
L'oeil à peine soutient l'éclat de vos rubis.  
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?  
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.  
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser ?  
Le jeu fut de tout temps, permis pour s'amuser.  
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire :  
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.  
Le plus grand jeu joué dans cette intention,  
Peut même devenir une bonne action.  
Tout est sanctifié par une âme pieuse.  
Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse,  
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens,

Engloutir à la cour charges, dignités, rangs.  
Votre bon naturel en cela pour eux brille.  
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.  
D'ailleurs tous vos parens sont sages, vertueux.  
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux,  
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,  
Éprises du néant des vanités humaines.  
Laissez-là, croyez-moi, gronder les indévots,  
Et sur votre salut demeurez en repos. »  
Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.  
Alors croyant d'un ange entendre la réponse,  
Sa dévote s'incline et calmant son esprit,  
A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit.  
Ainsi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,  
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes :  
Dans un cœur tous les jours nourri du sacrement  
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,  
Et croit que devant Dieu ses fréquents sacrilèges  
Sont pour entrer au ciel d'assurés privilèges.  
Voilà le digne fruit des soins de son docteur.  
Encore est-ce beaucoup, si ce guide imposteur,  
Par les chemins fleuris d'un charmant quiétisme  
Tout à coup l'amenant au vrai molinosisme,  
Il ne lui fait bientôt, aide de Lucifer,  
Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.  
Mais dans ce doux état molle, délicieuse,  
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuse,  
Qui follement outrée en sa sévérité,  
Baptisant son chagrin du nom de piété,  
Dans sa charité fausse, où l'amour propre abonde,  
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde.  
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché  
Ne présume du crime, et ne trouve un péché.  
Pour une fille honnête et pleine d'innocence,  
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance ?  
Réputés criminels les voilà tous chassés,  
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.  
Son mari qu'une affaire appelle dans la ville,  
Et qui chez lui, sortant, a tout laissé tranquille,  
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,

De voir que le portier lui demande son nom,  
 Et que parmi ses gens changés en son absence,  
 Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.  
 « Fort bien ! Le trait est bon. Dans les femmes » , dis-tu,  
 « Enfin, vous n'approuvez ni vice, ni vertu.  
 Voilà le sexe peint d'une noble manière !  
 Et Théophraste même aidé de La Bruyère,  
 Ne m'en pourrait pas faire un plus riche tableau.  
 C'est assez : il est temps de quitter le pinceau.  
 Vous avez désormais épuisé la satire. »  
 – Epuisé, cher Alcippe ! Ah ! Tu me ferais rire !  
 Sur ce vaste sujet si j'allais tout tracer,  
 Tu verrais sous ma main des tomes s'amasser.  
 Dans le sexe j'ai peint la piété caustique.  
 Et que serait-ce donc, si censeur plus tragique,  
 J'allois t'y faire voir l'athéisme établi,  
 Et non moins que l'honneur le ciel mis en oubli ?  
 Si j'allois t'y montrer plus d'une capanée,  
 Pour souveraine loi mettant la destinée,  
 Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,  
 Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?  
 Mais, sans aller chercher cette femme infernale,  
 T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,  
 Qui m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?  
 T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?  
 T'ai-je encore exprimé la brusque impertinente ?  
 T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,  
 Qui veut vingt ans encore après le sacrement,  
 Exiger d'un mari les respects d'un amant ?  
 T'ai-je fait voir de joie une belle animée,  
 Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,  
 Fait même à ses amants trop faibles d'estomac  
 Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac ?  
 T'ai-je encore décrit la dame brelandière,  
 Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière,  
 Et souffre des affronts que ne souffriroit pas  
 L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?  
 Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tysiphones,  
 Ces monstres pleins d'un fiel, que n'ont point les lionnes,  
 Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,

S'irritent sans raison contre leur propre sang ;  
 Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,  
 Battent dans leurs enfans l'époux qu'elles haïssent,  
 Et font de leur maison digne de Phalaris,  
 Un séjour de douleurs, de larmes et de cris ?  
 Enfin t'ai-je dépeint la superstitieuse,  
 La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse,  
 Celle qui de son chat fait son seul entretien,  
 Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien ?  
 Il en est des milliers : mais ma bouche enfin lasse  
 Des trois-quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.  
 « J'entends. C'est pousser loin la modération.  
 Ah ! Finissez, dis-tu, la déclamation.  
 Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,  
 J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles  
 Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit  
 D'un censeur, dans le fond, qui folâtre et qui rit,  
 Plein du même projet qui vous vint dans la tête,  
 Quand vous plaçâtes l'homme au dessous de la bête ?  
 Mais enfin vous et moi c'est assez badiner.  
 Il est temps de conclure ; et pour tout terminer,  
 Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,  
 Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,  
 N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.  
 Si par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,  
 La belle tout à coup rendue insociable,  
 D'ange, ce sont vos mots, se transformait en diable :  
 Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,  
 Lui dire : hé bien, madame, il faut nous séparer.  
 Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.  
 Mon bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre.  
 Partez : délivrons-nous d'un mutuel souci. »  
 – Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?  
 Pour sortir de chez toi, sur cette offre offensante,  
 As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?  
 Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter  
 Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?  
 Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,  
 De ses prétentions, va t'offrir un volume.  
 Car, grâce au droit reçu chez les parisiens,

Gens de douce nature, et maris bons chrétiens,  
Dans ses prétentions une femme est sans borne.  
Alcippe, à ce discours, je te trouve un peu morne.  
« Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder. »  
– Des arbitres... tu crois l'empêcher de plaider ?  
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,  
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.  
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer,  
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.  
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,  
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse,  
Et sur l'art de former un nouvel embarras,  
Devant elle Rolet mettrait pavillon bas.  
Crois-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie :  
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie  
Sous le faix des procès abattu, consterné,  
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,  
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,  
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre.

## Satire XI

À M. de Valincour, Secrétaire Général de la Marine et des Commandements de Monseigneur le Comte de Toulouse

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde :  
Chacun, pour l'exalter en paroles abonde ;  
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur ;  
Et tout crie ici-bas : L'honneur ! vive l'honneur !

Entendons discourir, sur les bancs des galères,  
Ce forçat abhorré, même de ses confrères ;  
Il plaint, par un arrêt injustement donné,  
L'honneur en sa personne à ramer condamné :  
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;  
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,  
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les crois,  
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,  
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,  
Je n'aperçois partout que folle ambition,  
Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,  
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.

Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,  
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,  
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.

Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,  
Impudemment le fou représenter le sage ;  
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,  
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.

Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,  
Bientôt on les connaît, et la vérité perce.

On a beau se farder aux yeux de l'univers :

A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts

Le public malin jette un œil inévitable ;

Et bientôt la censure, au regard formidable,

Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux

Et nous développer avec tous nos défauts.

Du mensonge toujours le vrai demeure maître,

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être ;

Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas  
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.  
 En vain ce misanthrope aux yeux tristes et sombres  
 Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres :  
 Le ris sur son visage est en mauvaise humeur ;  
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;  
 Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,  
 Et la vanité brille en toutes ses bassesses.  
 Le naturel toujours sort et sait se montrer :  
 Vainement on l'arrête, on le force à rentrer ;  
 Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.  
 Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.  
 Revenons de ce pas à mon texte égaré.  
 L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré ;  
 Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,  
 Quel est-il, Valincour ? pourras-tu me le dire ?  
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;  
 L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler ;  
 Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole,  
 Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole ;  
 Ce poète, à noircir d'insipides papiers ;  
 Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers ;  
 Un libertin, à rompre et jeûnes et carême ;  
 Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.  
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourrait le penser ?  
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?  
 Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence,  
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence ;  
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux ;  
 De posséder enfin mille dons précieux ?  
 Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme  
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,  
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.  
 Ou donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?  
 Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous prône,  
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.  
 Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :  
 Sans elle, la valeur, la force, la bonté,  
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,  
 Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.

Un injuste guerrier, terreur de l'univers,  
Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,  
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,  
N'est qu'un plus grand voleur que Dutertel et Saint-Ange.  
Du premier des Césars on vante les exploits ;  
Mais dans quel tribunal jugé suivant les lois,  
Eût-il pu disculper son injuste manie ?  
Qu'on livre son pareil en France à La Reynie,  
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers  
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.  
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,  
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.  
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;  
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :  
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,  
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes  
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,  
Toujours vers la justice, aller d'un pas égal.

Oui, la justice en nous est la vertu qui brille  
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille ;  
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,  
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.  
A cet unique appas l'âme est vraiment sensible :  
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;  
Et tel qui n'admet point la probité chez lui  
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.  
Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice  
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.  
Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;  
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau.  
Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,  
Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;  
Et du butin acquis en violant les lois,  
C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.

Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.  
Un dévot aux yeux creux et d'abstinence blême,  
S'il n'a point le cœur juste est affreux devant Dieu.  
L'Évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :  
Sois dévot. Elle dit : Sois doux, simple, équitable.  
Car d'un dévot souvent au chrétien véritable

La distance est deux fois plus longue, à mon avis,  
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.  
Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende  
Tartuffe, ou Molinos et sa mystique bande :  
J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,  
Et qui, de l'Évangile en vain persuadé,  
N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice ;  
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice ;  
Qui toujours près des grands, qu'il prend soin d'abuser,  
Sur leurs faibles honteux sait les autoriser,  
Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,  
Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.  
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.

Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,  
Concluons qu'ici-bas, le seul honneur solide,  
C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
De regarder en tout la raison et la loi ;  
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi ;  
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ;  
Et d'être juste enfin : ce seul mot veut tout dire.  
Je doute que le flot des vulgaires humains  
A ce discours pourtant donne aisément les mains ;  
Et, pour t'en dire ici la raison historique,  
Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,  
L'honneur, cher Valincour, et l'équité, sa sœur,  
De leurs sages conseils, éclairant tout le monde,  
Régnèrent, chéris du ciel, dans une paix profonde.  
Tout vivait en commun sous ce couple adoré :  
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé.  
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme,  
Ni ne s'appelait point alors un [jansénisme].  
L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements  
N'était point aux yeux l'or ni les diamants ;  
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,  
Maintenait de sa sœur les règles salutaires.  
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,  
Il demeura longtemps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,  
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,

Prend son temps, et partout ce hardi suborneur  
S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur ;  
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même  
Seul porter désormais le faix du diadème,  
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.  
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.  
L'innocente équité honteusement bannie,  
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.  
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis  
L'imposteur monte orné de superbes habits.  
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent ;  
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.  
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux.  
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,  
Par son ordre amenant les procès et la guerre,  
En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;  
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,  
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.  
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,  
Bâtit de vaines lois un code fantastique ;  
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,  
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,  
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,  
Trace en lettres de sang ces deux mots : « Meurs » ou « tue ».  
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,  
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer.  
Le frère au même instant s'arma contre le frère ;  
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père ;  
La soif de commander enfanta les tyrans,  
Du Tanais au Nil porta les conquérants ;  
L'ambition passa pour la vertu sublime,  
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime.  
On ne vit plus que haine et que division,  
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Le véritable Honneur sur la voûte céleste  
Est enfin averti de ce trouble funeste.  
Il part sans différer, et, descendu des cieux,  
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :  
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;  
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;

Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,  
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.  
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,  
Il livre les humains à leur triste esclavage ;  
S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour,  
Avec elle s'envole au céleste séjour.  
Depuis, toujours ici riche de leur ruine,  
Sur les tristes mortels le faux honneur domine,  
Gouverne tout, fait tout, dans ce bas univers ;  
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.  
Mais en fût-il l'auteur, je conclus de sa fable  
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

## Discours de l'Auteur

Pour servir d'Apologie à la Satire XII sur l'Equivoque

Quelque heureux succès qu'aient eu mes ouvrages, j'avais résolu depuis leur dernière édition de ne plus rien donner au public ; et quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'eusse encore fait contre l'Equivoque une satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée ne jugeaient pas inférieure à mes autres écrits, bien loin de la publier, je la tenais soigneusement cachée, et je ne croyais pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux, désormais de me faire oublier, que j'avais été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissais, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitait dans le monde, sous mon nom, quantité de méchants écrits, et entre autres une pièce en vers contre les jésuites, également odieuse et insipide, et où l'on me faisait en mon propre nom, dire à toute leur société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très grand chagrin : car, bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la pièce n'était point de moi, et qu'il n'y ait eu que de très petits esprits qui aient présumé que j'en pouvais être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie ; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'EQUIVOQUE parce qu'en la lisant, les moins éclairés mêmes de ces petits esprits ouvriraient peut-être les yeux, et verraient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoutez à cela que je pouvais mettre à la tête de ma satire, en la donnant au public, un avertissement en manière de préface, où je me justifierais pleinement. et tirerais tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui ; et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espèce de dépit et de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais vous raconter. Je me promenais dans mon jardin à Auteuil, et rêvais en marchant à un poème que je voulais faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avais même déjà

composé quelques vers dont j'étais assez content. Mais voulant continuer. je m'aperçus qu'il y avait dans ces vers une équivoque de langue ; et m'étant sur-le-champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque et de poursuivre mon poème contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même une satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerais pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec : et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court : ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferais le mot d'équivoque, beaucoup d'habiles écrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux, et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne serait pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même.

C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyais d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers, mais ensuite les pensées me venant en foule, et les choses que j'avais à reprocher à l'équivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi, et je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres écrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'équivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale ; le mot d'équivoque, en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguïté de paroles ; mais que je l'ai pas, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguïtés de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avait pas naissance de l'équivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avait prêté l'oreille aux promesses du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire,

un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique ; surtout ma satire étant un pur jeu d'esprit, où il serait ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante et plus considérable qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage : car ces propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces théologiens, et causer ainsi une espèce de scandale dans l'Eglise. A cela je réponds premièrement qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, et tout récemment encore par deux des plus grands papes qui aient depuis longtemps rempli le Saint-Siège. Je dis en second lieu qu'à l'exemple de ces célèbres vicaires de Jésus-Christ, je n'ai point nommé les auteurs de ces propositions, ni aucun de ces théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu ni ne suis d'humeur à lire leurs écrits, ce qui serait pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux : leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus et s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisième lieu qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traitant de ridicules des propositions rejetées de toute l'Eglise, et plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidèles que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques théologiens qui se figurent qu'en décrivant ces propositions j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne saurait venir que de mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, et peut-être trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable ouvrage qu'est la satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux lecteurs qu'en attaquant, comme je fais dans ma satire, ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières ; mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon épître de l'Amour de Dieu, j'ai non seulement consulté sur mon ouvrage tout ce

que je connais de plus habiles docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au prélat de l'Eglise qui, par l'étendue de ses connaissances et par l'éminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matières : je veux dire M. le cardinal de Noailles, mon archevêque. J'ajouterai que ce pieux et savant cardinal a eu trois semaines ma satire entre les mains, et qu'à mes instantes prières, et après l'avoir lue et relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avait trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur-le-champ, et sur lequel je lui ai donné une entière satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sûre et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon ouvrage, que ce ne sauraient être que de vaines subtilités d'un tas de misérables sophistes formés dans l'école du mensonge, et aussi affidés amis de l'équivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la vérité.

## Satire XII

### Sur l'Equivoque

Du langage français bizarre hermaphrodite,  
De quel genre te faire, équivoque maudite,  
Ou maudit ? car sans peine aux rimeurs hasardeux,  
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.  
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,  
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,  
Qui crois rendre innocents les discours imposteurs ;  
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs ;  
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée  
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.  
Laisse-moi ; va charmer de tes vains agréments  
Les yeux faux et gâtés de tes louches amants,  
Et ne viens point ici de ton ombre grossière  
Envelopper mon style, ami de la lumière.  
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,  
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours :  
Fuis donc. Mais non, demeure ; un démon qui m'inspire  
Veut qu'encore une utile et dernière satire,  
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,  
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs ;  
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.  
Viens, approche : voyons, malgré l'âge et sa glace,  
Si ma muse aujourd'hui sortant de sa langueur,  
Pourra trouver encore un reste de vigueur.  
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique ?  
Ne vaudrait-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,  
Répandre de tes jeux le sel réjouissant,  
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,  
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?  
Je ferais mieux, j'entends, d'imiter Bensserade.  
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,  
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,  
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,  
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.  
Mais ce n'est plus le temps : le public détrompé  
D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.

Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,  
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,  
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,  
Sont des collets montés et des vertugadins.  
Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture  
De ton froid jeu de mots l'insipide figure :  
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,  
Et pour mille beaux traits vanté si justement,  
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,  
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,  
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté  
Faire de son discours la piquante beauté.  
Mais laissons là le tort qu'à ces brillants ouvrages  
Fit le plat agrément de tes vains badinages.  
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,  
Source de toute erreur, sema dans l'univers :  
Et, pour les contempler, jusque dans leur naissance,  
Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance  
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,  
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,  
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,  
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme  
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,  
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?  
Il en fit sur-le-champ la folle expérience :  
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science  
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,  
Il sut qu'il n'était plus, grâce à sa vanité,  
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,  
A qui la faim, la soif partout faisaient la guerre,  
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,  
A la mort arrivait enfin par la douleur.  
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage,  
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage :  
Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,  
Par toi contre le ciel un orgueil insensé  
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,  
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,  
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.  
Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieux,

Par un fils de Noé fatalement sauvée,  
Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée,  
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,  
Chez les mortels restants, encor tout éperdus,  
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,  
Et remplis leurs esprits de fables et de songes,  
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,  
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.  
Alors ce ne fut plus que stupide ignorance,  
Qu'impiété sans borne en son extravagance,  
Puis, de cent dogmes faux la superstition  
Répandant l'idolâtre et folle illusion  
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,  
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre,  
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné  
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,  
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.  
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :  
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux  
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux ;  
Aux chiens, aux chats, aux boucs offrir des sacrifices ;  
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices ;  
Et croire follement maîtres de ses destins  
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.  
Bientôt te signalant par mille faux miracles,  
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles :  
C'est par ton double sens dans leurs discours jeté  
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité ;  
Et sans crainte, rendant leurs réponses normandes,  
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.  
Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,  
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.  
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice  
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice :  
Et par toi, de splendeur faussement revêtu,  
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.  
Par toi l'humilité devint une bassesse ;  
La candeur se nomma grossièreté, rudesse.  
Au contraire, l'aveugle et folle ambition  
S'appela des grands cœurs la belle passion ;

Du nom de fierté noble on orna l'impudence,  
Et la fourbe passa pour exquise prudence :  
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;  
Et, pour vraiment héros, chez les hommes pervers,  
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,  
Que tyranniques rois censés grands politiques,  
Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirants,  
Et voleurs revêtus du nom de conquérants.  
Mais à quoi s'attacha ta savante malice,  
Ce fut surtout à faire ignorer la justice.  
Dans les plus claires lois ton ambiguïté  
Répandant son adroite et fine obscurité,  
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages  
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages ;  
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;  
Le texte fut souvent par la glose obscurci :  
Et, pour comble de maux, à tes raisons frivoles  
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,  
Tous les jours accablé sous leur commun effort,  
Le vrai passa pour faux, et le bon droit eut tort.  
Voilà comme, déchu de sa grandeur première,  
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière,  
Et, par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,  
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.  
De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,  
Il resta quelque trace encor dans la Judée.  
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissants  
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :  
Car, qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse ?  
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,  
Qu'était-il, en effet, de près examiné,  
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,  
Et, malgré la vertu dont il faisait parade,  
Très équivoque ami du jeune Alcibiade ?  
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,  
Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,  
Par l'humaine raison de clarté dépourvue  
L'humble et vraie équité fut à peine entrevue :  
Et, par un sage altier, au seul faste attaché,  
Le bien même accompli souvent fut un péché.

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,  
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,  
Vînt du sein lumineux de l'éternel séjour  
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.  
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent ;  
Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent,  
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux ;  
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.  
Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,  
Chez la nation même à son culte fidèle,  
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,  
Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.  
C'est par eux que l'on vit la vérité suprême  
De mensonge et d'erreur accusée elle-même,  
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,  
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.  
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,  
Et pour toi ton audace eut une triste issue.  
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité  
Se releva soudain tout brillant de clarté ;  
Et partout sa doctrine en peu de temps portée  
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée.  
Des superbes autels à leur gloire dressés  
Tes ridicules dieux tombèrent renversés.  
On vit en mille endroits leurs honteuses statues  
Pour le plus bas usage utilement fondues ;  
Et gémir vainement Mars, Jupiter, Vénus,  
Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus.  
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage,  
Et, sur l'idolâtrie enfin perdant courage,  
Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,  
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.  
Alors, pour seconder ta triste frénésie,  
Arriva de l'enfer ta fille l'hérésie,  
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,  
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.  
Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,  
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,  
De son mortel poison tout courut s'abreuver,  
Et l'Eglise elle-même eut peine à s'en sauver.

Elle-même deux fois, presque toute arienne,  
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne ;  
Lorsque attaquant le Verbe et sa divinité,  
D'une syllabe impie un saint mot augmenté  
Remplit tous les esprits d'aigreur si meurtrières,  
Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.  
Le fidèle, au milieu de ces troubles confus,  
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus ;  
Et dans plus d'un aveugle et ténébreux concile  
Le mensonge parut vainqueur de l'Évangile.  
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,  
Nouvel historien de tant de maux soufferts,  
Rappeler Arius, Valentin et Pélage,  
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge  
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,  
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités ?  
Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,  
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques  
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,  
Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,  
Et soi-disant choisis pour réformer l'Église,  
Vinrent du célibat affranchir la prêtrise,  
Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,  
Aux moines las du joug rendre la liberté.  
Alors n'admettant plus d'autorité visible,  
Chacun fut de la foi censé juge infaillible ;  
Et, sans être approuvé par le clergé romain,  
Tout protestant fut pape, une bible à la main.  
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes  
Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes  
Fondre sur les raisins nouvellement mûris,  
Ou qu'en toutes saisons sur les murs, à Paris,  
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,  
De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes.  
Souvent peu recherchés du public nonchalant,  
Mais vantés à coup sûr du Mercure Galant.  
Ce ne fut plus partout que fous anabaptistes,  
Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes.  
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,  
Et chaque chrétien fut de différente loi.

La discorde, au milieu de ces sectes altières,  
 En tous lieux cependant déploya ses bannières ;  
 Et ta fille, au secours des vains raisonnements  
 Appelant le ravage et les embrasements,  
 Fit, en plus d'un pays, aux villes désolées,  
 Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.  
 L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,  
 Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,  
 De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,  
 Oublia la douceur aux chrétiens commandée,  
 Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,  
 Tout ce que Dieu défend légitime et permis.  
 Au signal tout à coup donné pour le carnage,  
 Dans les villes, partout théâtres de leur rage,  
 Cent mille faux zélés, le fer en main courant,  
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents ;  
 Et, sans distinction, dans tout sein hérétique  
 Pleins de joie enfoncer un poignard catholique.  
 Car quel lion, quel tigre égale en cruauté  
 Une injuste fureur qu'arme la piété ?  
 Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,  
 Étaient pourtant toujours de l'Eglise abhorrées,  
 Et, dans ton grand crédit pour te bien conserver,  
 Il fallait que le ciel parût les approuver :  
 Ce chef-d'œuvre devait couronner ton adresse.  
 Pour y parvenir donc, ton active souplesse,  
 Dans l'école abusant tes grossiers écrivains,  
 Fit croire à leurs esprits ridiculement vains  
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,  
 Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable,  
 Prenait chez eux un sceau de probabilité  
 Qui même contre Dieu lui donnait sûreté ;  
 Et qu'un chrétien pouvait, rempli de confiance,  
 Même en le condamnant, le suivre en conscience.  
 C'est sur ce beau principe, admis si follement,  
 Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement  
 De la plus dangereuse et terrible morale  
 Que Lucifer, assis dans la chaire infernale,  
 Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,  
 Ait jamais enseignée aux novices démons.

Soudain, au grand honneur de l'école païenne,  
 On entendit prêcher dans l'école chrétienne  
 Que sous le joug du vice un pécheur abattu  
 Pouvait, sans aimer Dieu ni même la vertu,  
 Par la seule frayeur au sacrement unie,  
 Admis au ciel, jouir de la gloire infinie ;  
 Et que, les clefs en main, sur ce seul passeport,  
 Saint Pierre à tous venants devait ouvrir d'abord.  
 Ainsi, pour éviter l'éternelle misère  
 Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,  
 Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,  
 De tout crime laver la coupable action.  
 Bientôt, se parjurer cessa d'être un parjure ;  
 L'argent à tout denier se prêta sans usure ;  
 Sans simonie, on put, contre un bien temporel,  
 Hardiment échanger un bien spirituel ;  
 Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare,  
 Et même chez les rois le superflu fut rare.  
 C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,  
 L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas.  
 C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse  
 Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe,  
 Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,  
 Lui-même en la disant n'y prenne aucune part.  
 C'est alors que l'on sut qu'on peut, pour une pomme,  
 Sans blesser la justice assassiner un homme :  
 Assassiner ! ah ! non, je parle improprement,  
 Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,  
 Surtout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,  
 Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.  
 Enfin ce fut alors que, sans se corriger,  
 Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager ?  
 Veux-je d'un pape illustre, armé contre tes crimes,  
 A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ;  
 Exprimer tes détours burlesquement pieux  
 Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux,  
 Tes subtils faux-fuyants pour sauver la mollesse,  
 Le larcin, le duel, le luxe, la paresse,  
 En un mot, faire voir à fond développés  
 Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés,

Que, sans peur débitant tes distinctions folles,  
L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles ?  
Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer  
A quels nombreux combats il faut me préparer ?  
J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques  
Hautement me compter au rang des hérétiques ;  
M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,  
Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur,  
De Pascal, de Wendrock, copiste misérable ;  
Et, pour tout dire enfin, janséniste exécration.  
J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,  
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués ;  
Blâmer de tes docteurs la morale risible,  
C'est, selon eux, prêcher un calvinisme horrible ;  
C'est nier qu'ici-bas par l'amour appelé  
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.  
Prévenons tout ce bruit : trop tard, dans le naufrage,  
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.  
Halte-là donc, ma plume. Et toi, sors de ces lieux,  
Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,  
Aujourd'hui terminant ma course satirique,  
J'ai prêté dans mes vers une âme allégorique.  
Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés.  
Dans ces pays par toi rendus si renommés,  
Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose ;  
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,  
Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal  
Où de nouveaux Midas un sénat monacal,  
Tous les mois, appuyé de ta sœur l'ignorance,  
Pour juger Apollon tient, dit-on, sa séance.



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind